

## **Implications, statuts et mécanismes saillanciers dans la sphère poétique du langage**

« On attache aujourd'hui, à raison, de plus en plus d'importance aux ratés du discours : autocorrection [sic], lapsus, anacoluthes, etc. Longtemps victimes d'une idéologie de l'homogénéité, ces phénomènes apparaissent désormais constitutifs du texte. Ils ne sont plus seulement indices de la construction du sens, mais aussi partenaires de cette construction. »<sup>1032</sup>

« [...] les signifiants constituent le matériel externe que la langue met à disposition des locuteurs pour travailler les sens en jouant autant sur les occurrences concrètes qu'ils pointent que sur les frontières qu'ils prennent en charge. »<sup>1033</sup>

Corollaire des questions de consubstantialité et de motivation du signe, celle de sa créativité demande à être ouverte ici. Et cette créativité impose l'idée d'un plus ou moins haut degré de poéticité du mot. Le poétique veut être en effet une exploitation du signe en discours qui diffère de la communication usuelle, majoritairement basée sur le fond plus que sur la forme. L'affirmation de Piotrowski prend alors tout son sens car cela correspond précisément à la sollicitation de toutes les « frontières » potentielles que « prennent en charge » les signifiants. C'est ce que considère Stéphane Mallarmé, dans *Crise du vers*, lorsqu'il évoque la nécessité de « rémunérer le défaut des langues » dans le versant poétique du langage en faisant émerger un *potentiel* du signifiant que le versant communicationnel ne sollicite pas ou (très) peu.<sup>1034</sup>

Pour notre part, après une tentative de définition du fonctionnement poétique du langage, nous tenterons de démontrer les particularités, notamment en matière de production de sens. Nous évoquerons ensuite les théories déjà appliquées à la sphère poétique du langage qui nous accompagneront dans nos tâtonnements. Nous tenterons enfin de poser, en partant

---

<sup>1032</sup> Valette (2006 : 12). C'est l'auteur qui souligne.

<sup>1033</sup> Piotrowski (1998 : np) Nous soulignons.

<sup>1034</sup> Cf. Mallarmé (1945 : 364).

notamment des hypothèses de Guiraud, quelques critères d'analyse impliquant à la fois les usages habituels et poétiques du langage qui nous permettront *a posteriori* d'examiner les textes poétiques grâce à la méthode que nous avons développée jusqu'ici.

## 7.1 Du linguistique au poétique : en quête de critères linguistiques unificateurs<sup>1035</sup>

Si jusqu'à présent nous avons appréhendé des faits de motivation ayant surtout des interactions sur l'axe paradigmatique, dans le cadre d'un système ou d'une motivation poétiques, les deux axes paradigmatique et syntagmatique sont largement sollicités. Nous devons alors adapter notre approche. Mais cet usage des mots que représentent les énoncés poétiques doit d'abord être identifié avec précision, de même que quelques tendances. Donnons-en donc quelques traits définitoires.

### 7.1.1 *Quelques caractéristiques du signifiant comme agent producteur de sens dans le « versant poétique du langage »*

#### 7.1.1.1 **Qu'est-ce que ce « versant poétique » ? Propriétés et circonstances de la production<sup>1036</sup>**

Comme l'a décelé Mallarmé face au constat de la non-perfection des langues naturelles, la sollicitation de cette motivation va parfois à l'encontre de l'usage *coutumier* des signes :

A côté d'*ombre*, opaque, *ténèbres* se fonce peu ; quelle déception, devant la perversité conférant à *jour* comme à *nuit*, contradictoirement, des timbres obscurs ici, là clair. Le souhait d'un terme de splendeur brillant, ou qu'il s'éteigne, inverse ; quant à des alternatives lumineuses simples – Seulement, sachons n'existerait pas le vers : lui, philosophiquement rémunère le défaut des langues, complément supérieur.<sup>1037</sup>

---

<sup>1035</sup> Nous nous abstenons de recourir à la psychanalyse dans ce chapitre. Notre objectif est en effet d'établir des critères d'analyse strictement linguistiques en partant de la théorie de la saillance.

<sup>1036</sup> Nous ne pensons pas nécessaire d'entamer ici un débat sur l'englobement du langage par la langue ou l'inverse, directement lié à celui sur l'arbitraire du signe. Nous en avons donc déjà donné quelques éléments d'analyse au chapitre premier. Nous postulons ici que la langue (communicationnelle) est subsumée par le langage (communicationnel et poétique). Pour l'état de la question, cf. notamment Launay (2003 : 283 *sq.*).

<sup>1037</sup> Mallarmé (1945 :364).

Par ces mots depuis longtemps fort célèbres, le poète évoque l'aptitude du langage à s'accomplir différemment ou plutôt à « compenser » les impossibilités de réalisations dans le discours ordinaire. On peut d'ailleurs donner l'exemple d'un énoncé espagnol, certes prosaïque mais non moins révélateur, où *tiniebla* et *extinguirse* désignent l'idée d'« obscurité », d'une part et où, d'autre part, *túnel* et *luz / luces*, pourtant composés du son [u], sont dédiés à l'expression d'une certaine « luminosité » :

(311) [...] las **luces** de su aposento desmayan paulatinamente y, al **extinguirse** del todo, el cuerpo aperitivo de la doncella se sume en una codiciosa oscuridad: inopinadamente un **túnel de luz** lo rescata de la **tiniebla**: la muchacha, vestida de monja, reza devotamente sus oraciones, besa el crucifijo colgado sobre la cabecera de su reclinatorio, desgrana las cuentas de un rosario [...]<sup>1038</sup>

Le versant poétique du langage apparaît donc comme le produit de la lecture parallèle d'un matériau sémiologique qui devient significatif par sa corrélation implicite ou explicite avec d'autres matériaux dans une même syntagmatique. Cela rappelle donc le *cryptage* d'un message qui ne peut être décodé qu'en des circonstances précises.<sup>1039</sup>

Ce cryptage s'exerce alors en vertu de principes qu'Aquien rappelle en énonçant clairement quelques caractéristiques de ce versant poétique du langage :

Sur ce versant, le langage, n'étant pas destiné à la communication, n'est ni utilitaire ni instrumental, et de plus il est strictement **individuel**. [... Cette propriété] indique que ce langage, a priori, se limite au sujet qui l'émet aussi bien par ses associations que par son système référentiel.<sup>1040</sup>

Autre caractéristique générale de ce langage, **il n'émerge qu'en situation**.<sup>1041</sup>

Enfin, [...s']il n'est pas destiné à la communication, il n'est **pas fait** non plus **pour être compris** –du moins ses manifestations le laissent-elles penser– et j'ajouterai qu'il n'est pas toujours fait pour être compris de celui même qui l'émet.<sup>1042</sup>

Il s'agit donc d'une sorte de *motivation individuelle* parfois *incompréhensible* pour le(s) locuteur(s), allocutaire(s) ou lecteur(s), émise consciemment ou inconsciemment et qui se bornerait donc à l'émission, en amont de la *transmission*.

<sup>1038</sup> GOYTISOLO, Juan, *La reivindicación del conde Don Julián*, Humanities Research Center, Brigham Young University, Provo, UT, sin fecha ni página. *Corpusdelespanol*, consultado el 12 de diciembre de 2009.

<sup>1039</sup> Cf. Aquien (1997 : 63). Notons que le cryptage peut passer par bien des mécanismes autorisés par le système, notamment en langue française. Par exemple, selon Rania Adel Hassan Ahmed (2005 : 121-122) : « A côté du verlan [mécanisme de l'inversion] ont, autrefois, existé d'autres formes de travestissement telles que le largonji des loucherbems, le javanais et le cadogan. Le premier est un code spécial aux bouchers. Le loucherbem signifie le boucher, mais la première consonne [b] substituée par une autre [l] paraît à la fin du terme suivie de [m] et formant de la sorte une syllabe supplémentaire. Le terme même de largonji est une altération de jargon, basée également sur un remplacement de la consonne initiale par une autre. Le javanais, quant à lui, introduit des syllabes comme la (av) ou la (va) après chaque groupe consonantique prononcé dans un terme. Le cadogan se base sur l'insertion du son (dg) après les voyelles d'un terme. »

<sup>1040</sup> Aquien (1997 : 33). C'est l'auteur qui met en caractères gras. Du fait de ce caractère non instrumental, il n'y a pas ici cette nécessité d'intersubjectivité qui mènerait à l'arbitraire de la communication.

<sup>1041</sup> Aquien (1997 : 35). C'est l'auteur qui met en caractères gras.

<sup>1042</sup> Aquien (1997 : 36). C'est l'auteur qui met en caractères gras.

C'est donc là que se trouve éprouvé le signifiant dans toutes les conditions où le sujet parlant jugera bon d'en faire usage, un usage particulier compris de l'autre par compromis. Cela suppose que, comme dans tout système, des mécanismes soient mis en place pour parvenir à joindre forme et sens poétiques et à rendre le cryptage intelligible.

### 7.1.1.2 Récapitulatif des faits de motivations poétiques décelés par Genette

Genette (1976 : 123-153) a recensé des procédés visant à solliciter spécifiquement les aspects iconiques du langage, notamment sous ses formes onomatopéiques, par mimologie, par harmonie imitative, par des effets d'expressivité phonique ou graphique, par synesthésie ou encore par associations lexicales notamment par la rime (*e.g. funèbre* à la rime de *ténèbres*). Or, ainsi que Guiraud l'a démontré avec les structures en B-B et en T-K et étant donné les possibilités de structuration du son [rr], l'onomatopée et la mimologie ne se limitent pas au domaine poétique, ou bien il convient d'avoir une conception extensive de ce versant du langage.

Peu avant, dans *Figures II*, Genette, en relayant les propos de Jakobson,<sup>1043</sup> avait proposé plusieurs artifices dont use le poète pour, en quelque façon, « rapprocher » le sens de la forme. Le premier vise à « choisir parmi les virtualités sémiques celle qui s'accorde le mieux à la forme sensible de l'expression ».<sup>1044</sup> C'est ainsi qu'en s'inspirant des propos mallarméens cités à propos du couple *jour* et *nuit*, l'auteur écrit :

[...] on trouvera une confirmation de la luminosité de *nuit* dans sa consonance étroite avec le verbe *luire* et plus lointaine avec *lumière*, d'où directement, avec *lune*. De même, la sonorité grave du *jour* se renforce par contagion paronymique avec des adjectifs comme *sourd* et *lourd*.<sup>1045</sup>

À l'inverse, mais de façon complémentaire, l'auteur atteste certains moyens pour rapprocher la forme du sens en jouant sur l'aspect morphologique du signifiant, c'est-à-dire en modulant les formes, voire même en inventant des mots (cf. Fargue ou Michaux au XX<sup>e</sup>

---

<sup>1043</sup> Jakobson (1963 : 242) a proposé deux types de stratégies pour rapprocher signifiant et référent dans le cadre de ce type d'énoncé. 1) celles qui utilisent l'entourage phonématique du signifiant concerné dans le discours (phones graves / aigus, triste / gai, etc., pour n'évoquer que des traits synesthésiques) qui compenseront la portée motivationnelle vue comme « inadéquate » dudit signifiant. 2) celles qui agissent sur d'autres oppositions phonétiques impliquées par le même signifiant, en somme, nous pourrions dire, *solliciter une autre saillance*. Par exemple, Jakobson (*ibid.*) illustre, en reprenant également les deux termes analysés par Mallarmé, par le fait de « substitu[er], aux images de clair et d'obscur associé au jour et à la nuit, d'autres corrélats synesthésiques de l'oppositions phonématique grave / aigu, contrastant par exemple la chaleur lourde du jour et la fraîcheur aérienne de la nuit. »

<sup>1044</sup> Genette (1969 : 147).

<sup>1045</sup> Genette (1969 : 113). On distingue déjà ici l'opportunité d'user des mécanismes que nous avons étudiés. Si *nuit*, *luire*, *lumière* puis *lune* s'insèrent dans une chaîne sémiotique dans cet ordre en vertu de leurs rapports paronymique et sémantique, *jour* est en correspondance phono-commutative avec *sourd* et *lourd*, avec un rapport de variation sur l'axe des constrictives [ʒur] / [sur], puis sur l'axe des alvéolaires [sur] / [lur].

siècle par exemple).<sup>1046</sup> L'on peut également jouer sur l'orientation sémantique du signe, ce qui est le plus fréquent, en substituant au terme propre un autre que l'on détourne de son emploi et de son sens pour lui en confier de nouveaux. Les tropes impliqués peuvent alors être la métaphore (rapport d'analogie), la synecdoque (rapport d'inclusion), la métonymie (rapport de contiguïté), etc. Et l'auteur d'illustrer par le mot *flamme* mis pour *amour*.<sup>1047</sup>

Ainsi, si les systèmes que nous avons détectés dans les trois chapitres précédents impliquaient des mécanismes précis dans des usages qui le sont tout autant, le fonctionnement poétique devrait également en mettre en œuvre. Mais ici existeraient à un degré superlatif certains des mécanismes dont use le discours « ordinaire » et d'autres nouveaux. Néanmoins, pour Genette, la question des mécanismes ne doit pas occulter celle de l'état poétique qui les met en branle :

L'essentiel de la motivation poétique n'est pas dans ces artifices, qui ne lui servent peut-être que de catalyseurs : plus simplement et plus profondément, il est dans l'attitude de lecture que le poème réussit (ou, plus souvent, échoue) à imposer au lecteur, attitude motivante qui, au-delà ou en deçà de tous les attributs prosodiques ou sémantiques, accorde à tout ou partie du discours cette sorte de présence intransitive et d'existence absolue qu'Éluard appelle l'*évidence poétique*. Le langage révèle ici, nous semble-t-il, sa véritable « structure », qui n'est pas d'être une *forme* particulière, définie par ses accidents spécifiques, mais plutôt un *état*, un degré de présence et d'intensité auquel peut être amené, pour ainsi dire, n'importe quel énoncé, à la seule condition que s'établisse autour de lui cette *marge de silence* qui l'isole au milieu (mais non à l'écart) du parler quotidien.<sup>1048</sup>

Il y a donc continuité entre discours quotidien et poétique ; il y faut, pour établir la distinction, une attitude venant influencer sur le cours de l'énoncé. Mais le plus important ici est que cet état poétique n'a pas de structure formelle particulière, ce qui lui vaut de donner lieu à des exploitations que Kristeva déclare « infinies ».

### 7.1.1.3 Une exploitation infinie de la *signifiance*

Kristeva, qui s'appuie sur les analyses de poèmes de l'Antiquité faites par Saussure (cf. chapitre premier et *infra*), pose trois postulats corrélés qui découlent de cette étude et qui posent les fondements de la *paragrammatique* évoquée au chapitre premier :

- A. Le langage poétique est la seule infinité du code.
- B. Le texte littéraire est un double : écriture-lecture.
- C. Le texte littéraire est un réseau de connexions.<sup>1049</sup>

<sup>1046</sup> Cf. Genette (1969 : 147-148).

<sup>1047</sup> Cf. Genette (1969 : 148-149).

<sup>1048</sup> Genette (1969 : 150). C'est l'auteur qui souligne. Cf. ÉLUARD, Jean, *Donner à voir*, Paris, Gallimard, p. 81 : « Les poèmes ont toujours de grandes marges blanches, de grandes marges de silence » (cité par Genette, *ibid.*)

<sup>1049</sup> Kristeva (1969 : 114).

Ce réseau de connexions existe également au niveau paradigmatique et est au fondement de la « théorie de la saillance ». La mise en réseau donne lieu à une signifiante. Toutefois, en l'occurrence, celle-ci s'avère beaucoup plus complexe car elle repose sur des paramètres plus nombreux. En effet, l'auteur déduit que « décrire le fonctionnement signifiant du langage poétique, c'est décrire le mécanisme des jonctions dans une infinité potentielle »<sup>1050</sup> :

Ce n'est que dans le [langage poétique] que se réalise pratiquement la « totalité » (nous préférons à ce terme celui d'« infini ») du code dont le sujet dispose. Dans cette perspective, la pratique littéraire se révèle comme exploration et découverte des possibilités du langage ; comme activité qui affranchit le sujet de certains réseaux linguistiques (psychiques, sociaux) ; comme dynamisme qui brise l'inertie des habitudes du langage et offre au linguiste l'unique possibilité d'étudier le *devenir* des significations des signes.<sup>1051</sup>

L'être parlant ne devant plus avoir affaire aux contraintes de la communication, de la transmission d'informations, use du langage d'une manière différente. Il s'agirait donc, d'un point de vue global, d'un système potentiellement infini à l'image des signes qui y font sens. Tel est aussi le cas à un degré mineur pour le système lexical dans la mesure où l'on ne peut le considérer comme un organisme clos. Mais tandis que le système lexical est plus extensible *quantitativement*, les systèmes poétiques, en devant user des mots du lexique, sont tenus de l'être alors aussi *qualitativement* pour parvenir à cet « infini ». C'est donc la nature des unités ainsi que les figures d'analogie qui devraient pouvoir laisser apparaître quelque changement dans le traitement des deux types de systèmes. C'est ce que Jakobson, puis Genette ont constaté avec les phénomènes de synesthésie entre autres.

En somme, la possibilité paragrammatique d'unir ponctuellement plusieurs signifiants s'avère donc irréductible à toute systématisation. Car si le fonctionnement poétique peut recourir dans le même vers ou dans le même énoncé aux dimensions pré-sémiotiques, sémiotiques, graphiques, il y a aussi usage possible par *solidarité syntagmatique* avec les autres signifiants (cf. Jakobson, note 1043). Concernant les paramètres quantitatifs propres, on discerne le rythme, les rimes et autres jeux auxquels l'état poétique attribue souvent un rôle.

#### 7.1.1.4 Rythme, rimes et jeux syntagmatiques

La poésie, surtout versifiée, ne peut se départir de cette contrainte rythmique qui fait une partie de son art. A qui en a analysé ces éléments fondamentaux de la création poétique :

Si l'on reprend l'un après l'autre ses éléments fondamentaux, on voit bien qu'il s'agit là de faits que l'on retrouve à la base de tout le versant signifiant du langage : le nombre fixe établit un rythme qui règle l'avancée du langage autrement que ne le fait le discours [prosaïque], les

---

<sup>1050</sup> Kristeva (1969 : 119).

<sup>1051</sup> Kristeva (1969 : 117-118). C'est l'auteur qui souligne.

inversions et les ellipses, toutes les contorsions des syntagmes pour s'insérer dans le mètre affirment aussi une liberté par rapport aux règles du discours courant. Quant à la rime, elle était la représentante la plus pure de la logique du signifiant [...]

On retrouve là les mécanismes sémiosyntaxiques ou les corrélations morpho-commutatives ou bien inversives, notamment, que nous avons déjà mentionnés et identifiés comme attestant une fonction précise de production du sens par le biais du signifiant. La rime représente la motivation maximale puisqu'elle rapproche deux mots par la désinence tandis que le commencement de la morphologie est (totalement) différent. L'analogie désinentielle peut même être partielle sans altérer la possibilité pour la rime d'autoriser ce qu'il faut nommer une *mise en système* (cf. rimes riches vs. rimes pauvres).

Il en va de même pour les proverbes et les slogans, aux vertus ouvertement pédagogiques, ainsi que nous le rappelle Fernando Navarro Domínguez :

[...] comme le proverbe, le slogan doit être concis, frappant et mémorisable. Slogan politique ou publicitaire, il a donc recours aux mêmes procédés stylistiques que dans le proverbe : structure binaire, rime et / ou allitération.<sup>1052</sup>

Et l'auteur de donner quelques exemples tels que « *quand les parents boivent, les enfants trinquent* (contre l'alcoolisme) » ou « *más vale prevenir que lamentar* (CARRIER, líder mundial de climatización) ». <sup>1053</sup> En l'occurrence, binarité et allitération vont de pair pour créer également une mise en regard de termes qui doivent concourir principalement à l'édification du sens du message.

Dans le cas des proverbes / slogans comme des poèmes, le rythme, la rime ou l'homophonie sont des paramètres supposant une certaine liberté formelle qui *compense* en quelque façon « l'aliénation » du mètre ou du binarisme. Ce sont en effet intrinsèquement des lieux de motivations poétiques, d'usages de vocables différents de ceux qu'on leur connaît dans le discours usuel.

Or, malgré ces nuances assez fondamentales, quelques chercheurs linguistes et / ou poéticiens ont tenté d'opérer des recoupements et d'établir des théories unificatrices. On y retrouve notamment Pierre Guiraud – sans surprise, eu égard à son attention pour le signifiant.

---

<sup>1052</sup> Navarro Domínguez (2005 : 270).

<sup>1053</sup> Cf. *Ibid.* Nous soulignons par le caractère gras.

## 7.1.2 Tentative d'unification des critères d'analyse des faits de parole du versant poétique du langage

### 7.1.2.1 Rétro-motivation et *ethymologia* selon Guiraud

Où commence la poésie et où cesse le langage usuel ? Pour traiter cette question, nous allons une fois de plus nous en remettre au fondateur de l'étymologie structurale, cette fois pour la mise en lumière du phénomène de *rétro-motivation* dont il explique la légitimité comme suit :

Les mots engendrent la fable là où la réalité devrait engendrer les mots : procès linguistique d'une grande généralité et dont il faut bien comprendre qu'il n'est pas l'apanage d'une "pensée sauvage" et pré-scientifique, bien qu'il joue, évidemment, un grand rôle dans la création populaire.<sup>1054</sup>

En effet,

[c]royant penser aux choses, nous ne faisons que raisonner sur les mots [...]. Normalement la chose précède le mot, on donne un nom à la chose et le choix de ce nom est motivé par la nature de cette dernière : un « homme qui chante » est appelé chanteur, une « petite fourche » est appelée fourchette, etc. Mais dans tous les exemples ici en cause le nom reprend ses droits et c'est lui qui motive le statut sémiologique du signifié : la forme crée le fond, le mot engendre la chose, par un procédé que l'on pourrait appeler « rétro-motivation ». Or, c'est sur ce modèle que reposent la plupart de nos connaissances.<sup>1055</sup>

Cela correspond à ce que l'auteur nomme une « dynamisation du signifiant ».<sup>1056</sup> Or, *c'est précisément ce phénomène que l'on peut retrouver non seulement dans le cadre d'une « utilisation habituelle » mais aussi dans un usage plus réfléchi du langage :*

En fait, cette rétro-motivation est un phénomène très général qui travaille sourdement, et le plus souvent à notre insu, tout le système linguistique sous ses formes les plus vulgaires comme les plus savantes.<sup>1057</sup>

Cette « étymologie par le signifiant », Guiraud la nomme par la forme gréco-latine *ethymologia*, figure qui consiste à imaginer des caractères, des situations, des comportements en jouant sur la forme des mots.<sup>1058</sup> Jan Holës (2001 : 101) propose des exemples connus tels que *Roma* où l'on peut trouver l'anagramme de *amor*, la confusion entre *malum* (« pomme »)

---

<sup>1054</sup> Guiraud (1972 : 406).

<sup>1055</sup> Guiraud (1972 : 408).

<sup>1056</sup> Cf. Guiraud (1972 : 409).

<sup>1057</sup> Guiraud (1972 : 405). Jakobson (1973 : 114) en venait aux mêmes conclusions : « Même si nous arrivions à déterminer quels sont les procédés poétiques typiques pour les poètes d'une époque donnée, nous n'aurions pas encore découvert les frontières de la poésie. Les mêmes allitérations et autres procédés euphoniques sont utilisés par la rhétorique de cette époque, bien plus, ils le sont par le langage parlé quotidien. Vous entendez dans le tramway des plaisanteries fondées sur les mêmes figures que la poésie lyrique la plus subtile, et les potins sont souvent composés selon les lois qui régissent la composition des nouvelles à la mode. » Cette observation de Jakobson repose sur le peu d'herméticité de la frontière entre usages poétique et habituel quant à la rhétorique. Les mêmes mécanismes mentaux et analogiques sont effectivement sollicités dans les deux cas.

<sup>1058</sup> Cf. Guiraud, *ibid.*

et *malum* (« mal ») qui a valu à l'Arbre biblique d'être un pommier, les calembours onomastiques tels *aller à Argenton* (« payer ») ou *aller à Dormillon* (« dormir »), par exemple. C'est donc un phénomène qui subsume l'étymologie populaire au sens communément entendu, car il représente à l'échelle du mot une lecture multiple sollicitable ou non et qui peut cohabiter avec les différents sens déjà autorisés par le signe. Selon ce raisonnement, tout jeu ou usage (re)motivé donnerait lieu à rétro-motivation. Le signifiant n'est alors plus considéré dans un premier temps dans son rapport au signifié mais au référent. En fonction des cas, le résultat rétro-motivé atteint ensuite le signe de langue ou bien est relégué dans l'oubli après une manipulation signifiante éphémère, notamment dans la vie quotidienne. Toutes ces indications nous invitent donc à appliquer des critères identiques pour l'analyse du lexique et pour le versant poétique du langage, voire à établir un continuum basé sur des paramètres précis entre lexique usuel et énoncés poétiques. Nous tenterons de lancer quelques pistes à ce sujet en fin de travail.

Si nous avons déjà abordé quelques aspects de ce passage au signifié, bornons-nous ici aux faits plus ponctuels. À ce propos, Jean-Luc Puyau et Sonia Gómez-Jordana, inspirés entre autres de Guiraud (1978, 1986), de Launay (1986, 2003) et de Gadet et Pêcheux,<sup>1059</sup> et limitant le champ d'investigation à un certain type de discours, ont usé de l'appellation de « parole poétique » pour désigner une exploitation précise en situation de langage dans le cadre d'un énoncé émis par un locuteur ou d'un poème, dans le sens le plus noble du terme. Cette perspective pourrait préciser l'optique guiraldienne en tant que prenant plus en compte les paramètres de chaque genre concerné.

#### 7.1.2.2 La « parole poétique »

Launay (1986 : 34) a appelé à une étude *linguistique* des énoncés comme les poèmes, les fautes (ou les lapsus) et les jeux de mots, en ajoutant plus tard (cf. Launay, 2003 : 281-282) les proverbes, les titres de journaux, les fables, les comptines ou les publicités. Fort de cette conception extensive du discours poétique basée sur la *rétro-motivation*, Jean-Luc Puyau et Sonia Gómez-Jordana (2005 : V-VI) ont jugé bon de réunir ces énoncés « en dépit de leur apparente diversité » parce qu'ils

présentent [...] une caractéristique commune qui ne peut être passée sous silence : on veut parler de ce que les spécialistes se sont accordés (tant bien que mal) à dénommer *motivation*, et qui n'est rien d'autre, au bout du compte, que « l'harmonie indéfinissable » ou « l'hésitation

---

<sup>1059</sup> GADET, Françoise et PÊCHEUX, Michel, *La langue introuvable*, Paris, François Maspero, 1981.

prolongée » entre la sphère du son et celle du sens que Valéry reconnaissait dans le moindre poème.<sup>1060</sup>

Dans tous ces cas, en effet,

[I]es signifiants sont les *moyens de production* (ou de *fabrication*) d'un sens qu'ils engendrent et qui, de ce fait, ne peut être conçu dans l'ignorance (ou dans l'indifférence) des structures morphologiques des mots ; c'est-à-dire – par exemple – des phonèmes, des graphèmes et jusqu'aux traits pertinents de la linguistique fonctionnelle, dont ils sont constitués.<sup>1061</sup>

Et les auteurs d'estimer que ce « protagonisme – que les signifiants semblent acquérir dans une certaine catégorie d'énoncés – pourrait bien séparer la *parole poétique* du discours ordinaire ». <sup>1062</sup> Il s'agit en effet bien de *faits de parole* où, comme nous avons commencé à l'apercevoir avec la question de la linéarité et des anagrammes saussuriennes au chapitre premier, les lectures de la sémiologie peuvent être multiples. La recherche d'un invariant reste malgré tout une démarche valide, ce qui implique la mise en regard des mots faisant système dans des énoncés donnés. Les auteurs se mettent plus en quête de l'écho ou de la construction du sens en syntagme que de l'invariant *conceptuel*. Ainsi, la parole poétique est conçue dans son *système poétique particulier* avec ses codes et paramétrages propres qui s'ajoutent à ceux de l'élaboration de chaque terme en paradigme.

Pour n'en citer que quelques particularités, dont nous approfondirons certains aspects plus avant, on relève la lexicalisation possible de certains noms de marques (cf. *frigorifère*, *fermeture éclair*)<sup>1063</sup> du fait de leur monopole ou de l'étendue de leur utilisation qui aurait pu répondre initialement à un besoin. Par ailleurs, Chevalier (2005 : *passim*) a étudié le « polymorphisme » des proverbes de *La Celestina*, ce qui démontre la réappropriation de la phrase-signifiant par les sujets. Il en va de même pour les slogans qui peuvent être revisités et malgré tout compris par les allocutaires. Quant aux lapsus, ils représentent l'altération d'un signifiant, en mettant souvent au jour un lien morphosémantique latent avec d'autres signifiants.

On pourrait ajouter l'argot verlanisé qui semble correspondre aux mêmes propriétés en tant que registre qui a fait siens les jeux d'inversion formelle. En effet, selon Vivienne Méla, « [le verlan] cherche à dissimuler ce que la langue à l'endroit exprime clairement mais il cherche aussi à donner libre expression à ce dont l'autre langue n'ose parler ». <sup>1064</sup> C'est précisément une des caractéristiques de cryptage et de libération du langage que nous avons

---

<sup>1060</sup> Gómez-Jordana-Puyau (2005 : V-VI). Ce sont les auteurs qui soulignent. La formule de « harmonie imitative » est empruntée à Paul Claudel. Cf. CLAUDEL, Paul, « L'harmonie imitative », *Oeuvres en prose*, Paris, Gallimard, 1965, p. 96.

<sup>1061</sup> Gómez-Jordana-Puyau (2005 : VII). Ce sont les auteurs qui soulignent.

<sup>1062</sup> *Ibid.* Ce sont les auteurs qui soulignent.

<sup>1063</sup> Cf. *infra* Berthelot-Guiet sur l'autonymie du nom de marque.

<sup>1064</sup> Méla (1991 : 73-74). Nous soulignons.

évoquées tout au long de la sous-partie précédente (7.1.1). L'étude du domaine poétique débouche donc sur des perspectives de travail très intéressantes. Nous pouvons désormais tenter d'établir une méthode qui y soit plus adaptée, dérivée de la « théorie de la saillance ».

### 7.1.3 Prémisse d'une théorie d'application à la « parole poétique »

#### 7.1.3.1 Déductions théoriques : un rapport signifiant / référent

Nous avons constaté que le sens poétique que traitent Genette, Kristeva, Guiraud, puis Launay ne reposait pas sur une relation signifiant / signifié mais sur un premier rapport transversal signifiant / référent. Ce n'est qu'après que le signifié du mot en est éventuellement altéré (cf. cas d'étymologie populaire). Nous avons déjà évoqué la question de la distinction entre les deux types de rapports sur laquelle nous ne reviendrons donc pas (cf. 1.2.3). En l'occurrence, les causes et circonstances de la production du sens poétique impliquent une individualité de l'expression, comme précisé par Aquien. Ainsi, si un signifiant donné possède *d'ordinaire* la capacité d'être exploité de plusieurs manières distinctes, ces aptitudes pourraient prendre des proportions exponentielles dans le langage à l'état poétique, à l'échelle de tous les énoncés oraux ou écrits où apparaîtrait le même vocable. À chaque fois, un message distinct, parfois caché, pourrait alors être émis.

Les différences entre l'usage du signifiant dans les deux sphères du langage n'engendrent donc pas de variation de critères dans notre théorie si l'on suit notre postulat analogiste fondamental selon lequel *c'est ce qui se répète qui fait sens*. En l'occurrence, la difficulté repose plutôt sur le fait de les adapter à une échelle syntagmatique. Quant au caractère conscient du jeu ou de la manipulation linguistiques, il ne semble pas altérer non plus la démarche dans la mesure où il y a utilisation d'une forme en fonction d'un sens et inversement. Ou bien, si plusieurs sens sont détectables, c'est peut-être que l'on peut cerner plusieurs saillances. C'est ce que nous tenterons de démontrer dans certains cas.<sup>1065</sup>

#### 7.1.3.2 Une différence de statut saillanciel

Un critère primordial doit en revanche être modifié. Il s'agit de la notion de *concept* dont nous avons précisé en début de travail qu'elle référait à un « élément pré-sémiotique », à un pré-signifié en quelque sorte. Cela implique un niveau antérieur au paradigmatique, inconscient. Or, le fonctionnement poétique, en tant qu'intervenant *en situation*, ne donne pas

---

<sup>1065</sup> Nous nous limiterons à l'analyse de quelques genres plutôt que de donner une étude trop parcellaire de tous les types de textes poétiques existants.

lieu qu'à une structuration « conceptuelle » mais également à des jeux. Ces *manipulations* résultent d'exploitations quantitativement et qualitativement majorées issues d'interprétations conscientes ou inconscientes du signe. Cela ne consiste pas à en détourner l'usage, loin s'en faut.

Il ne s'agit pas pour autant de postuler une immanence au mot de la signification poétique mais de voir dans quelle mesure un signifiant peut autoriser un sens poétique et non un autre et en fonction de quels paramètres saillanciers. Ainsi, si une saillance pourra toujours regrouper plusieurs vocables et demeurer un macro-signe, elle sera une *saillance poétique* à usage ponctuel, statut hérité du type de système où elle est actualisée.

### 7.1.3.3 La question du « sens poétique »

Nous avons utilisé jusqu'à présent les notions de *capacité référentielle* ou de *capacité de référentiation*, mais elles acquièrent ici une portée différente. Car, nous semble-t-il, le discours poétique, s'il « n'est pas fait pour être compris », à tout le moins par moments, ne concerne pas tout à fait le même type d'actualisation sémantique. Par exemple, si *jour* et *nuit* peuvent en effet poétiquement évoquer le contraire de leur sens « usuel », ce sens n'apparaît sur aucun dictionnaire à notre connaissance. De même, le nom *Pandorga*, renvoyant initialement à la fête annuelle de Ciudad Real, a été remotivé dans le sens de « Pandora » pour entrer dans l'expression *Caja de Pandorga*. Il ne fait pas de doute que le sens est différent de *Caja de Pandora* puisque le mot d'esprit ne suscite pas la même réaction chez les allocutaires que le syntagme couramment usité (cf. *infra*). Le signifiant *Pandorga* dans *Caja de Pandorga* réfère en effet à la fête de cette ville de la Mancha et aux diverses possibilités de divertissement qu'elle offre. Pour autant, le sens n'entre pas dans le cadre théorique des capacités référentielles « classiques ». Enfin, si le lapsus *depenienda* pour *dependienta*<sup>1066</sup> révèle une mise en système, il est probable que le premier terme n'acquiert pas, ou seulement au bout de plusieurs années, la fréquence d'emploi lui conférant le statut de « mot à capacité référentielle ».

Il faudra donc employer la notion de *capacités référentielles* dans toute son extension, dans la mesure où cette terminologie ne s'applique d'ordinaire qu'à la sphère usuelle du langage. Les emplois sont en effet puissamment tensibles à démultiplication si on l'applique lors de l'observation de discours « poétiques » tels les proverbes, les mots d'esprit, les lapsus, les poèmes ou les slogans. C'est d'autant plus vrai dans l'exploitation paragrammatique des

---

<sup>1066</sup> Lapsus commis par un élève de seconde le 17 octobre 2008. 56 occurrences sur *Google.es*, consulté le 16 mars 2010.